

J'ai évoqué ma ville, voici une dizaine d'années, dans *Toulouse, Patrimoine et art de vivre*, paru chez Loubatières. J'y racontais des souvenirs de jeunesse aux parfums de framboises et de piment-liberté. Une cage d'escalier abritait des retrouvailles désormais impossibles avec mon père ; un café se chargeait de la tendresse de ma mère ; une porte cochère protégeait la fougue d'un premier baiser.

Pourtant, ma vie ici n'a pas été qu'urbaine. Elle est façonnée de Sérapias à lamelles, de la ferveur des tournesols pour leur *Solelh*, de l'époustouflante chaîne des Pyrénées, du lac de Saint-Ferréol, de villages qui s'appellent Revel, Caraman, Cambiac ou Loubens. Elle se trouve dans les cèpes de la Montagne noire, au-dessus des feux de la Saint-Jean, au bas du pré de la fadaise où – par tradition – il est dit qu'aucune jeune fille ne doit rester debout. Mes premières années sont encore ailleurs, dans la fraîche rondeur des volcans auvergnats... une autre histoire qui se racontera, elle aussi, le moment venu.

Non, je ne suis pas de la ville, comme on dit, mais Toulouse est une cité qui adopte. Elle cale l'étranger dans son giron et le berce de son accent chantant pour qu'il s'y sente à l'aise. Et de fait, je m'y sens chez moi. Peut-être parce qu'elle est restée simple et qu'on pense à elle comme à un gros bourg médiéval ceinturé de modernité. Toulouse ne fait pas peur. Son cœur est ancien et se parcourt à pied. Quelques places, de larges avenues, des ruelles ocres et des venelles étroites qui plongent dans différentes époques : ici ont ferrailé les Cathares, ici le chant des réfugiés espagnols s'élève toujours, ici a resplendi le Fin'amor, cette courtoisie de l'amour qu'on n'en finit pas de regretter.

Bela domna, .I vostre cors gens
E.lh vostre belh olh m'an conquis,
E.l doutz esgartz e lo clars vis,
E.l vostre bels essenhamens,
Que, can be m'en pren esmansa,
De beutat no.us trob egansa

Belle dame, votre noble corps
vos beaux yeux m'ont conquis
et votre doux regard, le clair visage
et vos belles manières
si bien que lorsque j'essaie de comparer
je ne vous trouve d'égale en beauté

Ab joi mou lo vers e-l comens - Bernart de ventadorn

En gente Dame familière des hommages, Toulouse règne sur sa campagne : la vallée de la Saône l'irrigue de son exubérante verdure ; la Garonne pulse le long de ses quais ; le canal du midi s'alanguit sous ses platanes centenaires que le chancre semble vouloir épargner.

Son amoureux le plus constant est le vent qui rend fou, l'Autan qui récure tout sur son passage en charriant les mémés trop frêles, l'Autan qui vient si furieusement de la mer pour prendre les

murs d'assaut. Ses rafales infusent un peu de Joël Collado et rendent météorologue – le carrelage glisse/le grand-père est bougon/ le lait a tourné... il va y avoir du vent.

Lorsque l'Autan se lasse, la pluie ruisselle. Fraîchement lavée, la brique se charge de splendeur, fardée de l'ocre à l'orangé. Dans cet apaisement, Toulouse recouvre son insolence de femme qui traverse l'âge avec naturel et lui résiste avec aplomb.

Ce corps à corps permanent avec la nature exige qu'on soit bâti pour la marche, la course, le vélo, la rêverie en terrasse et le rire aux éclats. Il ne faut pas craindre le spectacle vivant de la rue : sa musique ébouriffée, ses braillards qui ne le sont pas moins, ses apéritifs interminables et ses repas de plein air.

Côté folklore, nous avons la violette, le Cassoulet et le fameux retard institutionnalisé.

Ces quinze minutes semblent avoir essaimé un peu partout en France. Sont-elles la progéniture de citadins nostalgiques ayant quitté la ville sans pouvoir l'oublier ? Toujours est-il qu'à *mendonné* – selon l'expression consacrée – bien des régions se sont mises à vibrer au tempo du quart d'heure toulousain.

Les violettes, elles, poussent dans les brèches, les crevasses et la lisière des bois. Fragiles et odorantes, elles méritent leur vie sauvage qui ne se trouve ni derrière mes oreilles, ni dans mon verre de vin blanc. Donc pas de violas pour moi qui suis, par ailleurs, souvent en avance à mes rendez-vous – question de correction. Scandale et sacrilège ! C'est ainsi que je patiente une bonne demi-heure la plupart du temps. Je ne m'en offusque plus car attendre à Toulouse n'est pas tout à fait attendre. C'est occasion de flâner rue des coffres à la recherche d'une missive laissée dans une brique creuse, de manger une chocolatine glissée dans une poche en papier, d'hésiter entre un café en terrasse ou une visite éclair de la basilique Saint-Sernin. Beaucoup de douceur dans cette ville au sang chaud et à la gueule grande ouverte, où l'on distribue alternativement la castagne et le poutou. Une invitation à ralentir, à observer ; une éducation de la patience qui n'est pas toujours notre point fort.

Quant au célèbre Cassoulet, il fait l'objet d'une guérilla d'honneur avec Castelnaudary qui en réclame aussi la maternité. En vérité, le cassoulet est familial et chacun se revendique d'une aïeule surdouée en la matière, chacun détient LA meilleure recette *que tu m'en diras des nouvelles*. Ce serait d'ailleurs bien réducteur de traduire un héritage culinaire cosmopolite dans un seul plat, aussi savoureux soit-il. Par les cols tortueux des Pyrénées, nos frères espagnols ont ramené avec eux leur détestation des dictatures, leur langue passionnée et leur cuisine ardente. À

l'instar de toutes les grandes cités, Toulouse a subi maintes influences et si ses habitants ont su préserver leur cuisine traditionnelle, ils ne dédaignent pas de la revisiter pour y transfuser des épices lointaines et des saveurs exotiques.

Mais si j'aime autant Toulouse, c'est avant tout parce qu'elle m'a permis de trouver ma place. Et n'est-ce pas cela l'adoption, une greffe, une bouture ou un marcottage ? Fille des montagnes, déracinée dans l'enfance, ballottée d'une séparation à l'autre, j'ai conservé l'amour de ma terre natale tout en arrivant à m'implanter dans ce sud que j'aurais peine à quitter en définitive. Les rues miennes ont plusieurs noms et de multiples visages – Belle rue Ozenne qui s'encanaille dans la minuscule rue Sesquière, ses cours intérieures closes par de lourdes portes derrière lesquelles résonne parfois la voix d'une soprane ; premier studio à Toulouse en face du jardin des plantes où je suivais des cours d'éducatrice de jeunes enfants, un jardin ourlé par les allées Jules Guesde que j'ai traversées des milliers de fois. L'année suivante, c'est la rue de la Colombette, que je remonterai pour rejoindre mon appartement d'étudiante dans la rue Amélie, non loin du marché de la place Saint-Aubin. Plus tard, mes bureaux s'en iront de la rue d'Astorg au Boulevard Armand Duportal pour finir dans les hauteurs d'un immeuble du Boulevard Lascrosses.

Il y a aussi les rues où vivent des amis, les rues fantasmées dans un de mes romans, les rues qui ont abrité mes premiers pas dans l'écriture, celle qui ont pris ma fille pour en faire une jeune femme indépendante, les rues cicatrices et tragédies, les rues nostalgies et celles aux noms perdus.

De quoi me parlent-elles ce matin, alors que je laisse Toulouse pour un bref voyage ? Je croise un hérisson à deux pas des Minimes ; il longe les bâtisses à la recherche d'une trouée avant de piler devant moi, piquants à l'affût. Il est 5H30, ma valise radote sur les trottoirs assoupis. À l'angle de la rue Gutenberg, trois femmes battent le pavé en guettant l'heure du repos. Une poignée de filles en vélos s'encouragent mutuellement à pédaler tandis que deux garçons éméchés s'embrassent à pleine bouche. Chaque mot rebondit d'une façade à l'autre. Oui, de quoi me parlent-elles les rues de ma ville ? Elles me disent qu'il faudrait plus de murs qui abritent, plus de murs en pierre, en brique, en paille ou en terre pour recevoir et rassurer, des murs percés d'une multitude de portes et de fenêtres, des murs ouverts, cambrés par l'accueil comme des ponts. Ces murs nous laisseraient avec des inquiétudes aussi vastes que se demander à quelle heure est notre avion, s'il fera beau sur la ville rose/bleu/blanche/ocre, si l'on doit prendre un

maillot de bain ou se munir d'un vieux ciré jaune.

En arrivant à Blagnac, les boutiques de l'aéroport sont fermées. On pourrait y tourner un de ces films où la fin du monde est arrivée. Et n'est-ce pas le cas, ici et là, tous les jours un peu plus ? Les hôtesses de l'air convergent en troupeau pour prendre leur service. L'une d'entre elles, vêtue de son élégant tailleur, est chaussée de grosses baskets blanches. Les voyageurs affluent, peaux chiffonnées par un sommeil trop court. Dans le hall des départs, une fillette joue au piano, un de ces airs mélancoliques qui montent en puissance sur les bandes-son afin d'émouvoir le spectateur.

Depuis l'avion, je dévisage Toulouse qui s'éloigne peu à peu et m'offre sa cartographie complète en guise d'au revoir. Elle me rappelle ainsi que j'ai un lieu où revenir, un endroit où vivre et espérer. Un privilège de nos jours, qui réclame en tant que tel, d'être reconnu et apprécié. Il faudrait partir assez longtemps afin que nos villes nous manquent et apprendre à se laver l'œil pour s'en émerveiller au retour.

Dans les grandes branches de la croix d'Occitanie, sur la place du Capitole, les toulousains se rassemblent dans la liesse, la colère, la tristesse ou le recueillement. Comme toutes les villes, Toulouse ne peut faire société qu'à travers sa population, dans une architecture qui reste celle du passage et de l'accueil. Toulouse la populaire préfère les bancs où l'on peut s'allonger à son aise, le petit coup de trop et les pieds nus dans la pelouse. Elle se réclame de la vaillance Cathare, de l'intrépidité espagnole et de la résistance. Le rugby en rouge et noir est son emblème, ce *sport de voyou joué par des gentlemen*. Et dans le square Charles de Gaulle, derrière l'hôtel de ville, la statue du poète qui avait gardé sa taille et son âme d'enfant, chante encore pour qui sait l'entendre :

Homme

Homme

Entre ! Qu'est-ce que t'attends !

Homme – Claude Nougaro